

# ROALD DAHL

## JAMES ET LA GROSSE PÊCHE

Illustré par Quentin Blake



# ROALD DAHL



## JAMES ET LA GROSSE PÊCHE

Illustré par Quentin Blake

Traduit de l'anglais  
par Maxime Orange

GALLIMARD JEUNESSE

# 1

*Ce livre est pour Olivia et Tessa*

Voici le petit James Henry Trotter à l'âge de quatre ans.

Jusque-là, c'était un petit garçon très heureux. Il vivait en paix avec son père et sa mère dans une jolie maison, au bord de la mer. Il avait de nombreux compagnons de jeu avec qui il passait son temps à courir sur le sable et à barboter dans l'océan. Bref, c'était la belle vie, la vie dont rêvent tous les petits garçons.

Puis, un jour, les parents du petit James se rendirent à Londres pour faire des achats et il leur arriva une chose épouvantable. Tous deux furent dévorés, en plein jour qui plus est, dans une rue pleine de monde, par un énorme et méchant rhinocéros échappé du jardin zoologique.

Ce qui, vous l'imaginerez sans peine, devait être une épreuve plutôt pénible pour de si gentils parents. Mais, réflexion faite, elle fut bien plus dure encore pour le petit James. Car leurs ennuis à eux ne durèrent que quelques secondes. Trente-cinq secondes

Titre original : *James and the Giant Peach*

© Roald Dahl Nominee Ltd, 1961, pour le texte

© Quentin Blake, 1995 pour les illustrations

© Éditions Gallimard, 1966, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

exactement. Tout juste un mauvais moment à passer. Tandis que le pauvre petit James, lui, était bel et bien vivant, solitaire et sans défense dans un monde immense et hostile. La jolie maison au bord de la mer fut vendue aussitôt et le petit garçon expédié chez ses deux tantes avec, pour tout bagage, une petite valise contenant un pyjama et une brosse à dents.

Elles s'appelaient respectivement tante Éponge et tante Piquette, et je suis au regret de vous dire que toutes deux étaient terriblement méchantes. Méchantes et égoïstes et paresseuses et cruelles. Dès

le premier jour, les coups pleuvaient sur le pauvre petit James, le plus souvent sans raison aucune. Elles ne l'appelaient jamais par son nom, se contentaient de le traiter de « petit monstre », de « petite peste » ou encore de « sale gosse », et j'en passe. Naturellement, elles ne lui donnaient jamais de jouets ni de livres d'images pour l'amuser. Sa petite chambre était aussi nue qu'une cellule de prison.

Tout ce petit monde – tante Éponge, tante Piquette et maintenant le petit James – habitait une singulière bicoque au sommet d'une colline pointue, dans



le sud de l'Angleterre. Cette colline était si haute que, de n'importe quel coin du jardin, James pouvait voir des kilomètres et des kilomètres d'un merveilleux paysage de champs et de forêts ; et, quand le temps était clair, il pouvait voir, à condition de regarder du bon côté, un minuscule point gris, très loin, à l'horizon, et ce point gris était la maison où il avait été si heureux avec ses parents bien-aimés. Et tout au fond s'étalait l'océan, bleu-noir, pareil à un long trait d'encre bordant le ciel.

Mais James n'avait pas le droit de descendre du sommet de la colline. Ni tante Piquette ni tante Éponge ne prenaient jamais la peine de l'emmener en promenade et, naturellement, elles lui défendaient de sortir seul.

– Ce petit monstre ne ferait que des bêtises si on lui permettait de quitter le jardin, avait déclaré tante Piquette.

Elles allaient même jusqu'à menacer de l'enfermer dans la cave avec les rats pendant toute une semaine au cas où il tenterait d'escalader la haie.

Le jardin qui occupait tout le sommet de la colline était vaste et désolé. Mis à part un bouquet de lauriers poussiéreux, tout au fond, il ne comportait qu'un seul arbre : un vieux pêcher qui n'avait jamais porté de fruits. Il n'y avait là ni balançoire ni bascule ni sablière, rien que de l'herbe fatiguée. Jamais aucun enfant ne venait jouer avec le pauvre petit James. Pas même de chien ou de chat pour lui tenir

compagnie. Et, à mesure que le temps passait, il devenait de plus en plus triste, de plus en plus solitaire. Sa seule distraction était de regarder à longueur d'heures, de ses yeux désenchantés, le beau paysage interdit, composé de forêts, de prairies et de cours d'eau, qui s'étalait à ses pieds comme un tapis magique.

## 2

Voici James Henry Trotter après avoir passé trois ans chez ses tantes, c'est-à-dire au moment où commence l'histoire à proprement parler.

Car, un matin, il lui arriva quelque chose de plutôt insolite. Et cet événement qui n'était que PLUTÔT insolite allait bientôt donner lieu à un autre qui, lui, était FRANCHEMENT insolite. Et celui-ci, à son tour, allait déclencher un autre événement que je n'hésite pas à qualifier de FANTASTIQUEMENT insolite.

Tout cela devait commencer un jour de chaleur torride, en plein été. Tante Éponge, tante Piquette et le petit James se trouvaient tous dans le jardin. Les tantes, comme à l'accoutumée, faisaient travailler le pauvre petit James. Cette fois-ci, il lui fallait couper du bois pour le fourneau de la cuisine, tandis que tante Éponge et tante Piquette étaient confortablement installées sur leurs chaises longues. Elles buvaient à petites gorgées de la limonade dans de

grands verres, sans quitter des yeux le petit James, prêtes à le gronder s'il ne travaillait pas assez vite.

Tante Éponge était petite et ronde, ronde comme un ballon. Elle avait de petits yeux de cochon, une bouche en trou de serrure et une de ces grosses figures blanches et flasques qui ont l'air d'être bouillies. Elle ressemblait à un énorme chou blanc cuit à l'eau. Tante Piquette, au contraire, était longue, maigre et osseuse, elle portait des lunettes à monture d'acier fixées au bout de son nez avec une pince à linge. Sa



voix était stridente et ses lèvres minces et mouillées. Quand elle s'animait ou quand elle était en colère, elle envoyait de petits postillons. Donc, elles étaient là, ces deux horribles sorcières, à siroter leurs boissons, sans oublier une seconde de pousser le pauvre petit James à travailler plus vite, toujours plus vite. Mais, en même temps, elles parlaient aussi d'elles-mêmes, chacune d'elles vantant sa propre beauté. Tante Éponge avait posé sur ses genoux un miroir à long manche qu'elle ne cessait de soulever pour s'ex-tasier devant sa hideuse vieille figure.

*Tante Éponge :*

*« Je suis belle et parfumée  
Comme une rose de juin.  
Que pensez-vous de la courbure  
De mon petit nez mutin ?  
De mes bouclettes de satin ?  
Et quand j'enlève ma chaussure,  
De mes orteils, si fins, si fins ? »*

*Tante Piquette :*

*« Et que faites-vous, ma chère,  
De ce ventre de lamantin ?  
Tandis que moi, rien n'efface  
Ma taille fine, ma denture,  
Mes gestes lents et pleins de grâce,  
L'éclat d'albâtre de mon front !  
Et mes regards, comme ils sont beaux !  
Ils font oublier, j'en suis sûre,*

*La verrue qui dépare mon menton. »*

*Tante Éponge :*

*« Ma pauvre vieille haridelle,  
Vous n'avez que la peau sur les os !  
Tandis que moi, c'est certain,  
Je n'ai qu'une seule ambition :  
Être vedette de cinéma  
Voilà ma vraie vocation.  
Là, ma beauté, avec ou sans voiles,  
Fera pâlir toutes les étoiles ! »*

*Tante Piquette :*

*« Vous ferez, chère sœur, c'est certain,  
Un admirable Frankenstein. »*

Le pauvre James, lui, peinait toujours sous la chaleur qui était devenue intolérable. Il transpirait très fort et il avait mal au bras. La hache qu'il maniait était beaucoup trop grande et trop lourde pour le petit garçon qu'il était. Et, tout en travaillant, James se mit à penser aux autres enfants de son âge. Que faisaient-ils en ce moment ? Les uns montaient à tri-cycle dans leur jardin. Les autres se promenaient dans la fraîcheur des bois en cueillant des fleurs sauvages. Et tous ses compagnons de jeu qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps étaient certainement sur la plage. Ils jouaient sur le sable mouillé et barbotaient dans l'eau...

De grosses larmes se mirent à perler dans les yeux du petit James pour rouler le long de ses joues. Il

laissa tomber sa hache et s'effondra sur le billot, pleurant son infortune.

– Que se passe-t-il ? grinça tante Piquette en lui jetant un regard par-dessus ses lunettes à monture d'acier.

James sanglota encore plus fort.

– Arrête cette comédie, et au travail, petit monstre ! ordonna tante Éponge.

– Tante Éponge, pleura James, et vous, tante Piquette ! s'il vous plaît, ne pourrions-nous pas



prendre le car tous les trois pour aller à la mer ? Ce n'est pas très loin, j'ai si chaud et je me sens si seul...

– Qu'est-ce que tu dis, petit paresseux ! hurla tante Piquette.

– Battez-le ! cria tante Éponge.

– Je n'y manquerai pas ! dit sèchement tante Piquette.

Elle lança à James un regard furibond, et James, lui, la regarda avec de grands yeux apeurés.

– Je te battraï plus tard, en fin de journée, quand j'aurai moins chaud, dit-elle. Et en attendant, que je ne te voie plus, petite vermine dégoûtante, et laisse-moi en paix !

James lui tourna le dos et courut jusqu'au bout du jardin. Là il se cacha derrière les touffes de laurier, se couvrit la figure des deux mains et pleura longtemps, longtemps.

## 3

C'est alors que lui arriva cette chose PLUTÔT insolite qui allait en entraîner d'autres bien plus insolites encore.

Car, soudain, James entendit derrière lui un bruissement de feuilles. Il se retourna et aperçut un vieil homme portant un drôle de costume vert sombre. C'était un vieillard tout petit, mais il avait une grosse tête chauve et de grands favoris noirs qui lui embroussaillaient les joues. Il venait de s'arrêter à trois mètres du petit James. Appuyé sur son bâton, il le regarda fixement. Enfin il se mit à parler d'une voix traînante et fêlée.

– Viens plus près, mon garçon, dit-il, tout en lui faisant signe d'un doigt. Viens près de moi et je te ferai voir quelque chose de MERVEILLEUX.

James était beaucoup trop effrayé pour faire un geste.

Le vieillard fit un pas vers lui, glissa une main dans la poche de sa veste et en sortit un petit sac de papier blanc.

– Tiens, dit-il à voix basse, en remuant doucement le petit sac. Sais-tu ce que c'est ? Sais-tu ce qu'il y a dans ce petit sac ?

Il s'approcha plus encore, penché en avant, si près que James put sentir son haleine sur ses joues. L'haleine sentait le moisi, le renfermé et la rouille. Une odeur de vieille cave, en somme.

– Regarde, mon petit, dit-il en ouvrant le sac.

À l'intérieur, James vit une masse de minuscules objets verts, on aurait dit de petites pierres ou des cristaux, pas plus grands que des grains de riz. Ils



étaient d'une beauté extraordinaire, d'une étrange luminosité. De vraies petites merveilles.

– Écoute ! dit tout bas le vieillard. Les entends-tu bouger ?

James y colla l'oreille et entendit un petit bruit. Les mille petites choses vertes doucement grouillaient, comme autant de bestioles bien vivantes.

– Dans ces petites choses, il y a tout le pouvoir magique du monde, dit doucement le vieil homme.

– Mais... mais... qu'est-ce que c'est que ces choses ? murmura James qui, jusque-là, n'avait pas pu sortir un mot. Et d'où viennent-elles ?

– Ah ! dit le vieil homme à voix basse. Tu ne le devinerais jamais !

Il s'accroupit en approchant son visage et James sentit sur son front le bout de son gros nez. Mais soudain le vieillard fit un bond en arrière en brandissant son bâton.

– Des langues de crocodile ! cria-t-il. Il y en a mille ! Des langues de crocodile bouillies pendant vingt jours et vingt nuits dans le crâne d'une sorcière défunte, mélangées aux pupilles d'un lézard ! Sans oublier les doigts d'un jeune singe, un gésier de cochon, un bec de perroquet vert, du jus de porc-épic et trois cuillerées de sucre en poudre. Laisser cuire le tout pendant huit autres jours et la lune fera le reste !

Sur ce, il mit le sac de papier blanc entre les mains du petit James et dit :

– Tiens ! Prends-le ! Il est à toi !

**La suite plus tard...  
Avec le livre !**

